

L'Ombre de Gide sur les Thibault

Que toute émotion sache te devenir une ivresse.

André Gide.

LE poète qui donna à Nathanaël cette leçon de sensibilité a marqué son âge de son influence. Cette influence, beaucoup la découvrent et l'avouent, d'autres la nient, car ils ne la subissent que de mal gré, mais chez tous, l'on trouve l'écho de ses prenans accents. Voilà un homme, André Gide, qui, dès 1897, a donné le la à toute la littérature de ce temps.

Les écrivains, qui aujourd'hui cherchent à traduire l'ineffable désir des cœurs d'adolescents, ce besoin d'évasion, cet appétit d'inassouvi, cette soif d'inconnu, ont entendu l'enseignement complexe de cet homme qui a saisi toutes les confidences d'âme. Sans doute à l'époque où il jetait ses cris d'angoisse morale, s'adressait-il à des intelligences non encore ouvertes aux phénomènes que nous constatons à cette heure ; sa voix était trop neuve. Comme Stendhal, il pouvait avoir la fierté mélancolique de dire : je n'écris que pour la postérité. Gide est parvenu à la cinquantaine, sans qu'on lui ait donné la place qu'il méritait. La guerre est venue, suivie de son cortège de bouleversements. Et voici que soudain la communion s'établit entre lui et les jeunes générations ; on commence à découvrir dans son œuvre quelques-uns des thèmes principaux qui alimentent aujourd'hui toutes les controverses intellectuelles ; et mieux encore, on se prend à l'aimer. Pour lui, l'âge est passé des récompenses officielles et des consécérations

académiques ; aussi bien, peu lui importe. Attentif aux insondables remous de son âme intuitive, il ne suit que l'effort de son génie, sans se soucier des adhésions ou des critiques qu'il rencontre ; il continue la troublante analyse de notre cœur, il découvre des filons inconnus. C'est en effet la postérité qui le jugera ; mais ce que l'on peut dire à son escient, c'est qu'il est le père de cette littérature inquiète qui a poussé jusqu'à son extrême limite la recherche des sentiments les plus intimes, les plus secrets de l'âme humaine.



Il dédiait à Roger Martin du Gard ses fameux « *Faux Monnayeurs* » qu'il lui offrait comme son premier roman. Son premier roman ? coquetterie sans doute d'un écrivain qui a déjà donné des livres comme *l'Immoraliste*, la *Symphonie pastorale*, les *Caves du Vatican*, qui contenaient bien une intrigue romanesque mais qu'il n'a voulu désigner que comme de simples soties.

Pour que l'auteur de *Jean Barois* bénéficiât d'un tel honneur, il fallait sans doute qu'il fût son plus cher disciple. D'abord, un homme aussi détaché que Gide n'a pas de disciples ; ensuite, il ne semble guère, à premier examen, que Martin du Gard participe de l'esprit gidien. *Les Thibault* est une fresque quasi réaliste où fourmillent les événements, où s'esquissent en pleine lumière des caractères de parfaite netteté. Nous sommes loin des touches discrètes, des ombres où éclatent de petites lueurs intermittentes, des aveux retirés, des réticences contournées, de ce clair obscur d'une attirance si prenante qui sont les qualités propres du génie gidien.

Et pourtant, Martin du Gard a subi comme tant d'autres l'enveloppante magie... Le héros qui, dans son œuvre, semble la proie de ses insidieux sortilèges, c'est Jacques Thibault.

Je ne ferai pas ici le récit de ce long roman. Il est connu de tous ; mais nous pouvons nous arrêter un instant devant l'énigmatique figure de ce jeune homme.

On sait qu'il est le héros direct du *Cahier gris* et du *Pénitencier*. Son père, M. Oscar Thibault dans sa foi étroite en l'absolu qu'il croit posséder, ne s'est pas abaissé à comprendre les complexes sentiments de son fils. Il est son fils et doit être fait à son image. Tout le reste est imagination qu'il faut brider. Les phénomènes de la croissance, l'éveil d'une jeune âme, la formation d'une intelligence sont régis par des lois que des éducateurs de haute valeur ont instituées depuis de longs siècles. Il n'y a pas à y revenir. La règle est la règle. Précisément, Jacques est une nature entière, difficile, violente et qui aurait besoin des plus tendres égards. Il a manqué à cet enfant le cœur sensible d'une mère, où il se fût précipité pour apaiser ses premiers chagrins. Il a grandi dans une solitude inquiète, sous l'œil inflexible du père ; et cette générosité qui s'offrait s'est fermée, cette ardeur qui ne cherchait qu'à s'épandre s'est comprimée jalousement ; l'arbre dont on prélève toute la sève n'étend plus bientôt que des branches desséchées.

Jacques, enfant, a fait une escapade. Il en a été sévèrement puni. Ce châtement terrible du pénitencier fut aussi cruel qu'inopérant. La maladie la plus grave a de moins funestes conséquences sur le développement normal d'une jeune intelligence que la maladroite contrainte de la tyrannie. Les froissements d'amour-propre, les blessures de l'orgueil causent d'irréparables désastres. Sans la clairvoyance de son frère aîné, Antoine, Jacques eût descendu peu à peu tous les degrés de l'avilissement ; il était temps pour sa sauvegarde qu'on le retirât de la maison infâme. Mais il gardera en lui une plaie qui ne cessera de saigner.

Quelques années après, malgré un beau succès à l'Ecole Normale Supérieure, succès qu'a préparé son application diligente, Jacques a disparu. Qu'est-il devenu ? aucune piste

n'a pu être découverte, nulle recherche n'a abouti. Il a quitté le toit paternel après une scène violente avec son père. Sa famille dans l'alarme redoute le pire. Le temps s'écoule, le silence est total. Le souvenir du fugitif est enveloppé dans la mort.



Non, Jacques Thibault n'est pas mort ; son frère a retrouvé sa trace. Ce n'est pas que nous ayons partagé l'angoisse de son auguste père : nous savions bien que le romancier ne se priverait pas aussi prématurément de son héros le plus intelligent. Jacques ne s'est point tué, il a fui.

Nous n'avons pas oublié qu'en ses années d'adolescence, Jacques, un jour, a ouvert un petit livre dont il a senti aussitôt la cuisante brûlure. Et quel livre ! un livre avec lequel il a avoué n'avoir jamais voulu se trouver en tête-à-tête, tant il lui paraissait redoutable... *Les Nourritures terrestres*, cet étroit cahier, petit ruisseau devenu grande rivière.

S'il a fui, ce n'est pas tant par colère, pour échapper à l'autorité oppressive de son père, ni par refus de se soumettre à la discipline de l'étude, c'est bien plutôt pour vivre d'une vie intégrale, pour donner à toutes ses possibilités les chances de s'affirmer, pour laisser éclore son génie. C'est aussi qu'une impulsion essentiellement gratuite, et par là même purement gidienne, aveuglant sa volonté, l'a conduit à un irrésistible instinct sur la route de l'évasion.

« Nathanaël, tu regarderas tout en passant et tu ne t'arrêteras nulle part... »

Jacques est parti sans rien vouloir garder du passé, bien plus, souhaitant éperdument d'effacer toute trace de ce passé. Sa famille, il s'efforce d'en oublier tout souvenir ; il est vrai qu'elle fut pour lui une sévère marâtre. Il veut se présenter tout neuf devant une vie neuve. Que cherche-t-il en effet ?

« Une existence pathétique plutôt que la tranquillité ». Il n'est pas un adolescent qui ne souscrive à ce programme, et Jacques Rivière profond témoin de l'ardeur de sa génération, ardeur qui, d'ailleurs, se transmet d'âge en âge. Jacques Rivière griffonne sur le banc du lycée cette note passionnée à son ami Alain-Fournier :

« O Ménélaque ! qui te dépouilles de tous tes biens pour aller par le monde à la recherche de sensations neuves, de parfums encore irrespirés... Gide, être délicieux, qui ne sait que balbutier ses voluptés et recommencer toujours, et toujours se pâmer de désir et de jouissance... O, quand le désir ne fera-t-il plus de moi qu'une flamme. » (1).

Ces lignes, tous au même âge nous aurions pu les contresigner. Comme elles traduisent les sentiments qui, vingt ans plus tard, nous brûlaient, nous aussi. La recherche du pathétique est un des leviers de l'intelligence. Sans doute les nécessités qui nous courbent sous la loi nous contraignent-elles d'assouplir ce désir et de modérer notre enthousiasme. En conservant le gouvernement d'une vie sage, on peut se créer un pathétique de raison et c'est l'art seul qui le fera naître en notre cœur. L'expérience, hélas, prouve à ceux qui ont cherché la trop belle aventure que les déceptions toutes armées montent la garde sur le rivage de la Terre Promise.

Jacques se dit, s'affirme pleinement heureux dans sa retraite ignorée, mais Antoine sait lire sur son visage, au coin de son sourire, les plis de l'amertume. Ce jeune homme qui a tout rompu derrière lui sent le poids de sa solitude. Il n'a pas encore rencontré son « Ménélaque ». Sans doute possède-t-il un ami très cher, Daniel de Fontanin, mais ce bouillant garçon a lui-même une personnalité trop nette pour tenir le rôle du tendre Nathanaël. Il est trop différent de Jacques ; a-t-il jamais bien compris les ferveurs, les joies, les abattements de son ami ? Chacun a tenté de dominer son partenaire,

(1) *Correspondance*. Tome II, p. 216.

de s'emparer de son esprit ; et tous deux ont échoué et tous deux se sont séparés sans douleur. Jacques, pour avoir trop longtemps regardé devant lui « les routes désertes, les oiseaux de la mer qui se baignent, étendant leurs ailes », a pris lui aussi, son envol dans sa nostalgie du ciel immense.

J'imagine très bien Jacques, après le repas de famille où règne un silence contraint, s'enfuyant dans sa chambre, se jetant sur son lit avec le terrible petit livre, et lisant :

« Nathanaël, ne demeure pas auprès de ce qui te ressemble ; — ne demeure jamais. Dès que l'environ a pris ta ressemblance, ou que toi tu t'es fait semblable à l'environ, — il n'est plus pour toi profitable. Il te faut le quitter. Rien n'est plus dangereux pour toi que ta famille, que ta chambre, que ton passé... »

Et le voici qui rêve de départ, non point qu'il se fixe un itinéraire, qu'un point géographique l'attire, non... partir pour partir. Il continue de feuilleter le livre, et il dit : « Familles, je vous hais. Foyers clos, portes refermées ; possessions jalouses du bonheur ». Il voit la hautaine froideur de son père, l'intimidant à la fois et soulevant contre lui sa jeunesse révoltée. Il se considère comme un enfant perdu, il a du chagrin et nul ne peut le soulager dans cette prison. « Chambres quittées. Merveille des départs. A cette fenêtre, penchons-nous donc encore un instant. Il vient un instant de partir... ». Oui, sa chambre est étroite comme une cellule.

« Fermier ! prends tes clefs — une à une, ouvre moi chaque porte ». La première n'est point celle des granges, c'est celle qui conduit au salon de son père. Jacques se dresse de toute sa colère. Non, il n'ouvrira pas cette porte. — Cette autre, qu'elle s'ouvre, le mettra face à face avec son frère. Ce frère aîné s'est-il jamais donné la peine de le comprendre ? dix années le séparent de lui, dix années qui sont un abîme. — La troisième porte livrera passage à Lise, la douce petite fille, la seule qui sait lui sourire. Il lui en est

reconnaissant, il lui enverra quelques fleurs. — La quatrième porte le conduira au seuil de Jenny de Fontanin, mais une rougeur passe sur son front ; c'est le secret enfoui au fond de ce cœur qui s'ignore. « La dernière porte ouvrait sur la plaine... »

Sur la plaine. Avec ce ciel bleu tout pommelé de nuages blancs. L'horizon. De quelle couleur est le ciel, derrière l'horizon. Et ses yeux suivent le tracé blanc de la route. Partir, s'évader. Partir pour partir...

Frédéric EMPAYTAZ.



Dessin de Dignimont pour « La bonne vie » de Jean Galkier-Boissière.